

**Roger-Michel ALLEMAND**

**Lettres de Michel Butor sur le thème de l'exil  
suivies de trois acrostiches inédits**

Pendant l'année académique 2003-2004, j'ai mené, sous l'égide du Rectorat de Nice, un projet d'action culturelle avec une classe de latinistes passionnés de littérature sur le thème de « L'exil : du voyage à l'errance ». Articulé sur l'histoire des idées, le contenu pédagogique se déroula suivant trois axes convergents.

D'une part, des apports historiques, géographiques et démographiques, centrés sur la formation de la population française, les chroniques familiales, le brassage des cultures et, plus généralement, les principaux flux migratoires à l'échelle internationale au cours des deux siècles passés.

D'autre part, une réflexion linguistique et conceptuelle déclinée en trois volets : *primo*, le réseau synonymique de l'exil (exode, émigration, expatriation, relégation, bannissement, exclusion, expulsion, déportation, rejet, retrait, isolement...); *secundo*, le champ lexical du voyage (déplacement, périple, parcours, itinéraire, exploration, vagabondage, pérégrination, aventure, errance...), associé au vocabulaire des moyens de transport; *tertio*, la mise en jeu de binômes constituant des couples de torsion sémantique (identité-altérité, connu-inconnu, familiarité-étrangeté, foyer-décentrement, attachement-détachement, dedans-dehors, intérieur-extérieur, milieu-périphérie, cercle-marginalité, enracinement-mobilité, sédentarité-nomadisme, citoyen-apatride, réunion-séparation, orientation-égarement, intégration-aliénation, asile-exil...).

Enfin, une approche des représentations de l'exil dans la littérature occidentale, à travers tous les genres, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Parmi les auteurs abordés, figuraient bien entendu ceux qui avaient eux-mêmes été victimes de mesures de bannissement (Ovide, Hugo, Soljenitsyne, Kundera) et ceux qui

s'étaient expatriés volontairement pour des raisons politiques : la « littérature de l'émigration » (Rivarol, Chateaubriand, Sénancour, les frères de Maistre) et l'*Exilliteratur* (Musil, Brecht, Feuchtwanger, Döblin, Hesse, Zweig et les frères Mann). Les autres extraits provenaient d'œuvres variées illustrant le thème d'ensemble, du Pentateuque à Steinbeck, en passant par Homère, Joachim Du Bellay, Madame de Staël, James Joyce, T. S. Eliot, Victor Segalen, Saint-John Perse, Gertrude Stein, Witold Gombrowicz, Albert Camus, Ezra Pound, Henry James, Jack Kerouac, Georges Perec, Andreï Makine, Hector Bianciotti ou W. G. Sebald.

Dans ce cadre, j'ai naturellement pensé à Michel Butor, non seulement parce qu'il s'est intéressé à plusieurs auteurs du corpus, et a écrit ou enseigné sur certains d'entre eux<sup>1</sup>, mais surtout parce qu'il est l'inventeur et le promoteur de l'*itérologie*, science des déplacements humains et de leurs relations au texte<sup>2</sup>. *Michel Butor, voyageur à la roue* (Butor, 1979c), qui affirme : « L'écriture est un voyage et le voyage est l'écriture. » (1991, p. 52) Butor dont je savais que l'*Anthologie nomade* allait bientôt paraître (Butor, 2004)<sup>3</sup>.

Je lui ai donc proposé d'entretenir une correspondance avec mes élèves, et il m'a aussitôt donné son accord, avec la simplicité qu'on lui connaît. Générosité d'autant plus remarquable que c'était la première fois — et la seule à ce jour, à notre connaissance — qu'il acceptait de contribuer activement à un tel projet et de répondre à des adolescents d'une quinzaine d'années<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Butor a produit sur Homère, Chateaubriand, Hugo, Joyce, Pound, James, Thomas Mann, Segalen, par exemple. Plutôt qu'une fastidieuse énumération de références bibliographiques, nous renvoyons ici aux entrées correspondantes dans l'excellent *Dictionnaire BUTOR* animé par Henri Desoubaux. Le lecteur pourra également s'y reporter pour les pays et œuvres abordés au cours de la présente traversée.

<sup>2</sup> Voir Michel Butor, « Le Voyage et l'écriture », 1974, p. 9-29. L'*itérologie* devient *itinérologie* dans *Curriculum vitae* (1996b).

<sup>3</sup> Un exemplaire de ce livre a été acheté pour chaque élève, auquel l'auteur a dédicacé, en date du 21 avril 2004, la carte où il figure en compagnie de sa chienne Fanny (photographie de Maxime Godard, Lucinges, 2 XI 1989).

<sup>4</sup> Butor les a en outre invités à le rencontrer, à l'occasion du vernissage de l'exposition *Michel Butor à Nice*, le jeudi 11 mars 2004, à la médiathèque de

Il va de soi que l'écrivain a calibré les trois lettres qui suivent en fonction de l'âge de ses interlocuteurs. Et c'est là, précisément, l'un des intérêts de ces documents, qui permettent de mieux cerner quelques invariants de la réflexion butorienne en matière de mobilité. Raison pour laquelle les notes infrapaginales, délibérément limitées dans leur propos, font la plupart du temps référence à des entretiens antérieurs, afin de comparer ce qui pouvait l'être.

Cet ensemble est suivi de trois acrostiches inédits, composés sur les trois mots-clés du projet. Michel Butor me les a adressés le 22 novembre 2007. Qu'il me soit ici permis de lui renouveler l'expression de ma plus amicale gratitude.

### **Questions du 2 octobre 2003 et réponses du 24 octobre 2003**

*Pourquoi avez-vous accepté cette correspondance?*

M. B. : Parce que j'aime bien le dialogue entre générations.

*En quoi le thème de l'exil vous intéresse-t-il?*

M. B. : Parce que j'ai vécu longtemps à l'étranger et que j'ai même songé à m'expatrier longuement.

*Quelles raisons vous ont poussé à faire des voyages?*

M. B. : J'avais envie de savoir ce qu'il y a de l'autre côté de l'horizon, comment les autres nous voient, donc devenir un peu un autre.

*Comment avez-vous choisi vos destinations?*

M. B. : Ce sont plutôt les destinations qui m'ont choisi. J'ai reçu des invitations. J'y ai répondu. Parfois, comme j'étais embarqué dans un livre, j'ai privilégié les pays qui m'aidaient pour celui-ci.

*Quels sont les voyages qui vous ont le plus marqué?*

M. B. : Deux voyages m'ont beaucoup marqué. Ils constituent des coupures dans mes livres. Ainsi mes quatre romans ont été écrits entre

---

cette ville. Rencontre que j'ai prolongée par la visite de la cathédrale orthodoxe de Nice, puis du Musée national Message biblique Marc Chagall.

deux séjours, l'un en Égypte<sup>5</sup>, l'autre aux États-Unis<sup>6</sup>. Ensuite les voyages au Japon m'ont beaucoup apporté<sup>7</sup>. Mais tous m'ont apporté quelque chose<sup>8</sup>.

*Pourquoi avez-vous baptisé votre maison « À l'écart »<sup>9</sup>?*

M. B. : J'ai besoin de voir le monde, dans tous les sens du mot, mais ensuite j'ai besoin d'un peu de recueillement. Ma maison est à l'écart de la foule et du bruit<sup>10</sup>.

---

<sup>5</sup> Butor a été professeur dans la ville d'El Minya (1950-1951), à deux cents kilomètres au sud du Caire.

<sup>6</sup> Le 20 janvier 1960, Butor part enseigner la littérature française à Philadelphie, puis dans le Vermont.

<sup>7</sup> Voir M. Butor, *Le Japon depuis la France* (1995); *Curriculum vitae* (1996b, p. 171, 232, 248-249); *Michel Butor par Michel Butor* (2003, p. 86-87).

<sup>8</sup> Au point de susciter une nouvelle organisation dans la production de Butor, dont *Le Génie du lieu* inaugure la mise en séries de certaines de ses œuvres. Le cycle éponyme est complété par *Où* (1971), *Boomerang* (1978), *Transit* (1992) et *Gyroscope* (1996). Puis viennent les cinq *Répertoires* (1960-1982), la série des *Illustrations* (1964-1976), celles de *Matière de rêves* (1975-1985), d'*Envois* (1980-1983), des *Improvisations* (1984-1998), des *Avant-goût* (1984-1992) et des *Carnets* (1989-1991). Sur ce point de macrostructure, on se reportera à la lettre de Butor à C. Jacomino (Butor, 1985a, p. 123).

<sup>9</sup> Avant d'emménager à Lucinges, en 1989, Butor habitait à Gaillard (Haute-Savoie) une maison qu'il avait, déjà, baptisée « À la frontière ». Sur ce point, on ne peut que souscrire aux analyses de Bruno Frappat : « S'il a choisi ce lieu, et ce nom, [...] c'est que, pour lui, la frontière [...] est la ligne à franchir chaque jour, le signe du voyage perpétuel pour cet esprit sans cesse en mouvement. [§] La frontière est la négation du centre, de l'autosuffisance culturelle : elle ouvre sur l'extérieur, [...] elle met le penseur, l'écrivain, le philosophe à la juste place : celle de l'instabilité, en position de franchissement. » (Frappat, 1988a, p. 1). Cf. notamment M. Butor (1984, 1985, 1996a et 2006a).

<sup>10</sup> Alors qu'il vient de s'installer à Nice, où il est nommé sur un poste de professeur associé, Butor use de termes comparables pour évoquer Sainte-Geneviève-des-Bois, où il avait emménagé à son retour de Berlin, début 1965 : « Il s'agissait pour moi de rendre permanent un écart que j'avais expérimenté déjà un grand nombre de fois. J'avais besoin, ne serait-ce que pour voir Paris, pour la comprendre, absolument besoin de m'en éloigner. [...] J'ai quitté Paris pour éviter l'encombrement de l'espace, du temps et de l'information. [...] J'ai besoin de me retirer pour prendre le temps de regarder par exemple les livres dont on parle, pour pouvoir ne pas en parler, du moins ne pas en parler très vite. » (Butor,

*Que pensez-vous de la marginalité? Quels rapports établissez-vous entre elle et l'exil?*

M. B. : Nous sommes tous plus ou moins en marge de quelque chose. Nous voulons nous définir par rapport à un centre unificateur, nous distinguer. Nous n'y arrivons pas toujours. En exil, on est forcément en marge deux fois : en marge du pays quitté, en marge du pays d'accueil. L'expérience de l'exil révèle la marginalité : « je n'étais pas un Français comme les autres » aide à la vivre comme originalité, créativité<sup>11</sup>.

### **Questions du 22 novembre 2003 et réponses du 8 décembre 2003**

*Puisque vous avez été beaucoup invité, auriez-vous tant voyagé si vous n'aviez pas été écrivain, et où?*

M. B. : J'ai voyagé avant d'avoir publié. D'abord j'ai fait du tourisme culturel. J'ai éprouvé le besoin de voir les grands monuments et en particulier les musées<sup>12</sup>. Puis j'ai voyagé comme professeur : en Égypte d'abord, puis en Angleterre, en Grèce et en Suisse<sup>13</sup>. C'est après seulement que mes publications ont entraîné des invitations d'un autre type.

*Distinguez-vous des points communs à tous vos voyages?*

M. B. : Je me suis toujours attendu à être déçu et je ne l'ai jamais été.

*Vos voyages vous ont tous « apporté quelque chose » : sur quels plans?*

---

1970-1971, p. 4) Voir M. Butor, « Je hais Paris » (1969, p. 103-118) — sans oublier que *Où* (1971) commence par un chapitre intitulé « J'ai fui Paris ».

<sup>11</sup> Voir M. Butor et Michel Sicard (1992). Sur l'excentricité et l'idée de « marge active », voir l'entretien avec Michel Sicard (1976b).

<sup>12</sup> La muséophilie de Butor est une des entrées à la question de la classification de ses œuvres en séries (voir *supra*, note 8) — « [...] il me faut souvent beaucoup de temps pour donner à un texte son habitation définitive », déclare-t-il à René de Ceccatty (1983a, p. 101) — y compris en termes de sérialité musicale (cf. Butor, 1987). Sur l'homologie entre musées et grands magasins, voir l'entretien avec Michel Crépu (1983b).

<sup>13</sup> Après l'Égypte (voir *supra*, note 5), Butor a été lecteur à l'Université de Manchester (1951-1953) et professeur de philosophie au lycée français de Salonique (1954-1955). À l'automne 1956, grâce à Lucien Goldmann, il fait son entrée à l'École internationale de Genève (1956-1957), où il enseignera la philosophie, le français, l'histoire et la géographie.

M. B. : Mes voyages m'ont tous aidé à situer mon pays et son histoire par rapport aux autres. Presque tous m'ont apporté de la matière pour mes écrits.

*Qu'est-ce qui vous a inspiré au cours de vos voyages?*

M. B. : Les gens, les lieux.

*Qu'est-ce qui a fait qu'après votre séjour en Égypte, vous vous êtes mis à publier?*

M. B. : J'avais l'intention de publier même avant mon voyage en Égypte. Certains de mes articles avaient déjà paru dans des revues<sup>14</sup>.

*Qu'est-ce qui vous a attiré aux États-Unis?*

M. B. : Dans les années 50 et 60, il était indispensable, pour un jeune intellectuel français, de faire son voyage aux États-Unis<sup>15</sup>.

*Pourquoi n'avoir plus écrit de roman après votre voyage aux États-Unis? Qu'est-ce qui avait changé<sup>16</sup>?*

M. B. : Les États-Unis m'ont fait me poser beaucoup de questions. Pour rendre mon expérience, la forme romanesque ne m'a plus semblé suffisante.

*Pourquoi avez-vous longuement songé à vous expatrier? Où cela? Pourquoi ne pas l'avoir fait?*

M. B. : J'étais en France dans une situation inconfortable. J'avais raté mon entrée dans l'enseignement. D'autres pays m'ouvraient leur porte.

---

<sup>14</sup> « Petite croisière » (1948) et « Le Point suprême » (1949). Ces textes ont été repris dans Butor (1960 et 1964).

<sup>15</sup> Butor a signalé à plusieurs reprises que ce « passage obligé » était comparable au voyage en Italie au XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi à ceux, quelque trois cents ans plus tard, des romantiques allemands dans ce même pays ou des romantiques français en Orient.

<sup>16</sup> Questions certes naïves, mais le lecteur gardera présent à l'esprit que ce sont ici des adolescents qui les posent. Bien que n'étant pas de fins connaisseurs de l'œuvre de Butor, ils ont pourtant vite remarqué le changement dans sa bibliographie. Sur ce tournant et *Mobile* (1962), voir notamment les échanges avec Thérèse de Saint-Phalle (1962) ou avec Frédéric C. Saint Aubyn (1962 et 1965). Auxquels on pourra confronter un texte plus récent de l'écrivain, « Où les Amériques commencent à faire histoire », dans Mireille Calle-Gruber (1998, p. 249-[255]).

En particulier les États-Unis; mais cela me posait un problème de langue. J'étais un écrivain français. La Suisse m'a offert la solution<sup>17</sup>. J'étais dans un pays francophone. Ma famille restait en France.

*À l'étranger, avez-vous cherché à vous intégrer? Pourquoi? Comment?*

M. B. : Pour voir les choses sans les perturber trop, il faut devenir invisible<sup>18</sup>. J'avais le mot « Français » écrit sur mon front. Pas question de le gommer, mais il fallait le rendre discret. Alors le dialogue devenait possible.

*Vous dites que nous « sommes tous plus ou moins en marge de quelque chose » : personnellement, de quoi vous sentez-vous en marge? Dans quelle mesure?*

M. B. : Je suis en marge de la société commerçante, capitaliste, néolibérale. Tous ces hommes d'affaires, qu'ils aient « réussi » ou non, ne peuvent que me tolérer. Tout en moi leur dit qu'ils font fausse route, mais pour l'instant ils ont tout le pouvoir. Pour se rendre tolérable il faut savoir tolérer. Autrement on est exclu, et donc sans action.

*Quel type de marginalité a révélé votre expérience de l'exil?*

M. B. : À l'étranger on est forcément en marge de la société. Souvent il y a des groupes d'émigrés permanents ou non. On se retrouve entre Français, entre Italiens, entre Irlandais, groupes qui deviennent souvent ultra-nationalistes. Si on refuse cela, on est mis en marge. Il faut donc trouver sa position propre<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> Butor a échoué à l'agrégation de philosophie. Malgré une thèse sur travaux (et quels travaux!), soutenue à Tours le 7 février 1973, le Comité consultatif (ancêtre du Conseil national des universités) a refusé de l'inscrire sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeur titulaire. Il quitte donc Nice (voir *supra*, note 10) et devient professeur à l'Université de Genève à l'automne 1975, par l'entremise de Jean Starobinski. Il y prendra sa retraite d'enseignant seize ans plus tard, en juillet 1991.

<sup>18</sup> Cf. *Troisième dessous* (Butor, 1977) : « Hors du monde » et « Hantée ». Le concept de *hantise* me semble d'ailleurs être un marqueur très intéressant du discours de Butor sur l'inspiration — voir, par exemple, l'entretien avec Jean-Louis de Rambures (1971) ou le parallèle que l'écrivain effectue entre les fantômes de *L'Emploi du temps* et ceux de Henry James (Butor, 1994, p. 161).

<sup>19</sup> Ce que l'on mettra en rapport avec cette déclaration, alors que va paraître *Le Génie du lieu* : « [...] il faut bien situer l'observateur par rapport à l'objet

*Quels liens établissez-vous entre l'exil et la créativité?*

M. B. : Quand on est bien installé dans sa culture, on la transmet sans vouloir y rien changer. Elle change d'ailleurs en dehors de nous. Quand on est à cheval sur plusieurs cultures, on les critique l'une par l'autre et l'on est quasi contraint d'inventer<sup>20</sup>.

*Dans l'une de vos réponses, vous utilisez l'expression « embarqué dans un livre » : dans cette traversée de l'écriture, quels sont vos points de départ et d'arrivée?*

M. B. : Le point de départ d'un livre, c'est le sentiment de son absence. Quelque chose manque. Ceci peut d'ailleurs se matérialiser par une demande. On traverse alors toutes sortes d'épreuves. Souvent on a l'impression qu'on n'y arrivera jamais, qu'il vaudrait mieux tout abandonner. Puis après des mois de travail et d'angoisses, des années parfois, on est tout surpris de s'apercevoir que la chose est faite. Mal faite, bien sûr. On corrige tant qu'on peut. Mais il arrive un moment où malgré son insatisfaction, on ne sait plus comment corriger. On passe la main. C'est l'heure du lecteur<sup>21</sup>.

---

observé, — à ces villes ou ces pays : puisque l'important est de bien montrer ces divers lieux sous tous les angles de vue possibles et que les angles de vue dépendent évidemment de la position de l'observateur lui-même. » (Butor, 1958, p. 14)

<sup>20</sup> Butor enseigne depuis peu à l'Université de Genève, quand, à la question : « Avez-vous l'impression d'être en exil? », il répond : « Oui et non. Mais le sentiment d'exil ne m'est pas désagréable. J'ai un peu besoin de ça, d'être ailleurs, d'appartenir à plusieurs endroits à la fois. » (Butor, 1976a, p. 35).

<sup>21</sup> On comparera ces lignes avec ce que Butor disait jadis à André Clavel : « Un écrivain, c'est toujours quelque chose de raté, et beaucoup de ratages à la fois! Alors il compense ses lacunes sur le plan imaginaire. Moi, il y a un vieux rêve géographique que je ne peux atteindre, mais qui me hante : être partout à la fois. » (Butor, 1988b, p. 99) Dans ces échanges, l'artiste évoque la « tradition du roman géographique » (p. 98) ainsi que les vertus de la cartographie : « [...] à partir du moment où l'on se met à dessiner des cartes, on va vers la non-violence, on se met en relation avec un autre horizon, qui n'est plus cet inconnu obscur contre lequel il faut se défendre. » (p. 99) Pour lui, en effet, l'apprentissage de la géographie est « une initiation à la tolérance » (Butor, 1996b, p. 230). Il en donne notamment une illustration avec « Géographie parallèle », dans Yves Chevrel et Camille Dumoulié (2000, p. 13-40), ensemble composé de cinquante



## Questions du 22 janvier 2004 et réponses du 18 mars 2004

*Pourquoi vos livres font-ils la plupart du temps référence à des lieux, et non à des personnages-titres, par exemple?*

M. B. : Je suis très sensible aux lieux, à leurs différences. C'est pourquoi j'ai tant voyagé, ce qui m'a rendu encore plus sensible<sup>22</sup>.

*Est-ce que les lieux vous intéresseraient plus que les personnes?*

M. B. : Je ne sépare pas les personnes de leur environnement. Naturellement celui-ci est en général très complexe. On a rencontré quelqu'un dans telle ville, mais il déménage, il voyage, il prend des vacances, etc.

*Pourquoi beaucoup de titres de vos œuvres font-ils référence au voyage?*

M. B. : Je suis à la fois un sédentaire et un voyageur. Quand je suis chez moi, j'ai envie de voyager. Quand je voyage, j'ai envie de rentrer chez moi. Comme c'est chez moi que j'écris, je suis hanté par le voyage<sup>23</sup>. En voyage je n'ai pas le temps d'écrire, sauf si c'est un séjour suffisamment long pour que cela devienne un second chez moi.

---

textes originellement manuscrits sur autant de monotypes du graveur genevois Marc Jurt, réalisés sur d'anciennes cartes de géographie.

<sup>22</sup> Parlant jadis du personnage principal de *La Modification*, Butor soulignait de même : « Il a changé de lieux et il a changé d'idées. Les lieux ont un pouvoir très fort. On est différent à un bout et à l'autre d'un itinéraire. » (Butor, 1963, p. 8). Voir la section « Itinéraire » dans *Avant-goût* (1984b).

<sup>23</sup> Le rapprochement est frappant avec les *Confessions* de Rousseau : « Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs; et j'ai dit cent fois que si j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté. » (Rousseau, 1964, p. 194), ou encore : « Je suis en racontant mes voyages, comme j'étais en les faisant; je ne saurais arriver. [...] La vie ambulante est celle qu'il me faut. » (*ibid.*, p. 195) Pour Butor : « À bien des égards, toute littérature est littérature de voyage. C'est une relation fondamentale, l'écriture elle-même est un mouvement sur la page. [...] Le thème essentiel d'un livre est un voyage. » (Butor, 1979b, p. 16), et ce voyage nécessite un entre-deux, un temps de suspens, tel qu'il ressort de ces lignes à propos du tableau de Claude Lorrain, auquel l'écrivain a consacré un livre aux éditions de La Différence (1989) : « Le temps de l'embarquement de la Reine de Saba est suspendu. La Reine et sa suite sont en état d'attente et l'attente du voyage est toujours un moment privilégié. C'est un vide nécessaire. Les temps

*D'après les titres de vos livres, il semblerait que vous n'ayez jamais été en Océanie : pourquoi? Sinon, pour quelle(s) raison(s) ce continent ne vous a pas inspiré?*

M. B. : Tout dépend de ce qu'on appelle Océanie. Je suis allé trois fois en Australie, une fois en Nouvelle-Zélande. On le voit dans le livre intitulé *Boomerang*<sup>24</sup>, et dans une section du livre  *Ici et là*<sup>25</sup>. Il y a quelques mois je suis allé à Tahiti.

*Pourquoi le continent américain vous a-t-il autant inspiré? Les États-Unis surtout? Et New York tout particulièrement?*

M. B. : Le continent américain m'a beaucoup attiré parce que c'était le « nouveau monde ». J'ai été tenté de m'y installer, à New York en particulier. Je ne l'ai pas fait; j'ai préféré m'en éloigner pour mieux le

---

morts sont toujours importants. Il y a un bon usage à faire d'eux. C'est pour cela que j'aime les gares et les aéroports. On y échappe à la machinerie superficielle du quotidien. Dans ces temps de latence, on peut tout imaginer. » (Butor, 1989, p. 18) La corrélation entre écriture et voyage est si forte chez lui que, discutant de la genèse de ses œuvres, il reprend avec enthousiasme le mot de Pierre Canou, son interlocuteur : son « travail sur les brouillons met en évidence la migration du texte... C'est une belle expression! » (Butor, 1985, p. 2) Sur Rousseau, voir Butor, 1966 (repris dans Butor, 1968, p. 59-101) et cf. *infra*, note 24.

<sup>24</sup> Voir notamment « Archipel Shopping », exploration littéraire des îles du Pacifique, de Singapour à Tahiti, sur les traces de Louis-Antoine de Bougainville, de James Cook et d'Hermann Melville en particulier. À ce propos, notons que Butor insiste bien, dès l'époque de la parution, sur l'idée d'archipel : « Je suis moins attiré par l'île dans son isolement que par l'enfilade des îles placées les unes à côté des autres. Ce qui m'intéresse, c'est le passage de l'une à l'autre, chaque île donnant une version différente de ce qu'il y a déjà dans les précédentes. » (Butor, 1979a, p. 7) Idée capitale, métaphorique de l'œuvre entière de l'artiste (« [...] chacun aborde à sa façon mon archipel et s'y promène. », Butor à C. Arthaud, 1980, p. 5), y compris dans sa transposition photographique avec *Archipel de lucarnes*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 2002. Sous le miroir des eaux, une île est *toujours* reliée à d'autres terres, un texte à d'autres textes, comme l'individu à l'humanité tout entière, Butor rejoignant en cela la belle formule de John Donne : « No man is an island, entire of it self ; every man is a piece of the Continent, a part of the main » (*Devotions upon Emergent Occasions*, 1624 : méditation XVII). Cf. Allemand (2005, p. 25-28), et la préface de Butor à la réédition française du *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe (1993a).

<sup>25</sup> Voir la cinquième partie de *Ici et là* (1997) : « L'Océanique », p. 141 sq.

voir, mieux saisir ses problèmes, ses contradictions, comme je m'étais éloigné de la France pour mieux la voir<sup>26</sup>.

*Pourquoi l'Europe ne vous a-t-elle pas autant inspiré que le continent américain?*

M. B. : J'ai beaucoup parlé de l'Europe, de l'Angleterre dans *L'Emploi du temps*, de l'Italie dans *La Modification*, etc. Mais les écrivains français parlent plus souvent de l'Europe, aussi mes textes américains ont été plus remarqués.

*Êtes-vous allé au(x) pôle(s)? Si oui, quelle(s) impression(s) en avez-vous gardée(s)? Sinon, pour quelle(s) raison(s) ne vous y êtes-vous pas rendu?*

M. B. : Je ne suis jamais allé aux pôles<sup>27</sup>. Je suis trop frileux. Et il n'y avait pas d'universités pour m'inviter.

*Vos goûts vous porteraient-ils plutôt vers les contrées chaudes? Pourquoi?*

M. B. : Pendant l'Occupation (1940-44) il a fait très froid et nous étions mal chauffés. J'ai l'impression d'avoir grelotté toutes ces années. Quand je suis allé en Égypte, j'ai été émerveillé de me sentir bien au chaud<sup>28</sup>. Je dois dire que maintenant, avec l'âge, je supporte moins bien la chaleur.

---

<sup>26</sup> Voir *supra*, note 10. Dans le même entretien, « Dialogues sur les villes », Butor précise : « J'aurais eu la possibilité de m'installer à New York, ville très belle, mais trop de bruit. Quitter Paris c'est, entre autres choses, quitter une ville qui se prend pour le centre du monde, et New York aujourd'hui... » (Butor, 1970-1971, p. 4) Or, d'après lui, justement : « Le moment est venu de se rendre compte qu'il y a une autre manière d'organiser le monde : sans centre. » (Butor, 1988a, p. 2)

<sup>27</sup> Ce qui n'empêche évidemment pas le travail de l'imagination, ainsi qu'en témoigne « Gammes polaires ou lumières du Nord », dans *Ici et là* (1997, p. 27-30).

<sup>28</sup> Évoquant son séjour à Manchester (voir *supra*, note 13), Butor disait de même : « C'est pendant ces deux ans que j'ai développé un très grand amour du soleil, parce qu'à travers la pluie et les brumes de Manchester, le soleil d'Égypte m'apparaissait comme le Paradis perdu. » (cité par Santschi, 1982, p. 38). Ce que l'on peut comparer aux réflexions qu'il faisait peu de temps auparavant sur les divers aspects de son travail d'artiste : « Dans tous ces efforts il y a comme la découverte de quelque chose qui avait été perdu. Il y a, disons, une nostalgie. On découvre des morceaux de paradis auxquels on a l'impression d'avoir toujours eu droit. Mais cet âge d'or, ce paradis perdu, il est impossible de le localiser dans le passé. Je dirais plutôt que c'est la nostalgie d'un avenir perdu. On s'aperçoit qu'on peut aller dans une certaine direction qui était autrefois interdite. On trouve

*Pourquoi tant de vos titres évoquent-ils des paysages, parfois austères?*

M. B. : J'aime beaucoup la peinture. J'aurais bien aimé être peintre. Mes textes souvent veulent rivaliser avec la peinture<sup>29</sup>.

*Apparemment, votre imaginaire se porte volontiers sur les espaces désolés, océans ou déserts : d'où vient cette attirance? S'agit-il d'un rejet de la civilisation? De l'expression d'un sentiment de solitude ou d'isolement? D'un exil mental?*

M. B. : J'ai d'abord été très attiré par les villes, anciennes et modernes. Puis j'ai senti qu'il fallait explorer aussi la campagne et même le désert<sup>30</sup>. Ce n'est pas un rejet de la civilisation, car c'est notre civilisation qui fait la campagne aussi bien que la ville, et qui nous fait parcourir et nous représenter les déserts, mais c'est une mise en

---

le moyen de tourner autour de la barrière, de détourner l'attention de l'ange exterminateur. On va vers un lieu originaire qu'il ne faut cependant pas situer dans le passé. On va vers un présent originaire. C'est une façon de vivre le temps, qui fait qu'on se remet à naître. » (Butor, 1981a, p. 24). Voir *Ici et là* (1997) : « Paradis perdu », p. 156-157, et cf. « Michel Butor : "Écrire, c'est détruire les barrières" », entretien avec André Clavel (2006, p. 128-132).

<sup>29</sup> Sur la correspondance entre littérature et peinture, les travaux et les analyses abondent, autant que les œuvres et les déclarations de l'artiste. Nous nous contentons donc de renvoyer à trois textes de Butor : « Écrire, composer, peindre... » (1980a); « Lire la peinture et l'écrire », (1985b); *Improvisations sur Michel Butor* (1993b); ainsi qu'au dossier d'*Art & Fact* (Université de l'État à Liège), n° 3, 1984.

<sup>30</sup> Alors qu'il vivait en banlieue parisienne — 28<sup>bis</sup>, avenue de l'Éperon, à Sainte-Geneviève-des-Bois —, Butor déclarait ainsi : « C'est comme si j'habitais au fond du Sahara. À Paris, j'aurais tout le temps des gens chez moi, je ne pourrais pas travailler, il y aurait des vernissages, des réunions, des quantités de choses que je ne pourrais pas éviter et que j'évite avec la seule excuse d'habiter Sainte-Geneviève-des-Bois. » (Butor, 1967b, p. 18) Quelques années plus tard, il approfondit le sillon : « J'ai toujours eu la sensation d'être assez isolé; je ne suis certainement pas plus isolé maintenant qu'il y a vingt ans. Au contraire. Mais il y a dans ce que je fais une solitude, un isolement, c'est absolument certain. [...] La littérature que je fais est, entre autres choses, un moyen de réaliser une distance à l'intérieur du lieu où je me trouve. J'ai besoin, pour parler de quelque chose, d'un certain écart. [...] J'ai besoin de prendre du recul pour parler de quelque chose, un recul géographique. » (Butor, 1971b, p. 30) Nombre de titres en témoignent : *Solitudes*, *Appel du large*, *Mille et une caravanes*, *La Porte des sables*, *Le Bourgeoisement du désert*, *De la distance*, *Un trou perdu*, *Interview solitaire*...

question de cette civilisation en particulier en la comparant avec d'autres<sup>31</sup>.

*En quoi l'expérience des limites vous attire-t-elle?*

M. B. : J'aime beaucoup regarder à côté de ce qu'on me montre : non seulement le tableau, mais son cadre, mais son envers, mais le mur sur lequel il est suspendu, etc. Je veux savoir ce qu'il y a derrière les murs, derrière la frontière, derrière l'horizon<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> « Je parle d'un lieu dans un autre et pour un autre. », conclut Butor dans « Le Voyage et l'écriture » (1974, p. 29). L'artiste est attaché à cette idée, récurrente dans nombre de ses propos : « Pour connaître mon propre pays, le propre endroit où je vis, j'ai besoin de savoir comment il est par rapport aux autres, comment il se situe à l'intérieur du reste. Alors le voyage est une lecture. [§] La terre est pour moi comme un grand dictionnaire et il y a certains mots fondamentaux qui sont des villes. [...] Le voyage est une partie essentielle, organique de mon œuvre, autant que la lecture; c'est aussi essentiel... Les deux choses sont étroitement liées. Le voyage implique toujours des lectures. Voyager, c'est aussi voyager dans le langage. En particulier, c'est la plupart du temps voyager dans une langue étrangère... » (Butor, 1967a, p. 55), ou bien : « Le voyage est un merveilleux instrument pour traverser [les] cloisons. Parce qu'on constate que ce qui est considéré dans tel pays comme appartenant à telle catégorie est considéré dans un autre pays comme appartenant à telle autre. » (Butor, 1973, p. 11), et encore : « Je suis allé dans pas mal de pays pour les interroger, comme on cherche un mot dans le dictionnaire... Le voyage, c'est cela : une interrogation; et la terre, un grand livre qu'on feuillette. » (Butor, 1958, p. 14), ou enfin : « Les voyages que je fais [...] sont l'équivalent, premièrement des voyages dits de découverte des siècles passés. Je passe mon temps à découvrir l'Amérique. En même temps, ce sont des voyages de pèlerinage, c'est-à-dire que je vais chercher dans un endroit des lumières sur l'endroit d'où je suis parti. » (Butor à Michelle Rogers, 1984, p. 512) Sur la coïncidence entre découverte géographique et invention linguistique, voir notamment *Explorations* (1981) ou la fascination que Butor dit éprouver quant à l'un des aspects de l'insularité : « C'est la question de la découverte elle-même, et sur ce point je pense à Cook ou à Bougainville lorsqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle ils découvrent des îles inconnues du Pacifique. Que font-ils alors? Ils les nomment, avec des noms splendides. Ce moment de la nomination, je trouve ça fantastique [...]! » (Butor, 1979a, p. 7). Rappelons que *Transit*, le quatrième *Génie du lieu*, est dédié « Aux inventeurs d'Amérique » et « Aux découvreurs d'écriture ».

<sup>32</sup> Cette manière d'autoportrait rejoint la triple incarnation de la personnalité butorienne dans *Vanité* (1980b), dont les trois personnages s'appellent *Scriptor*, *Pictor* et *Viator*. Voir le texte intitulé « Au-delà de l'horizon » dans *En marge* (1992) et dans *À la frontière* (1996a).

*Vous identifiez-vous à la rose des vents*<sup>33</sup> ?

M. B. : La rose des vents est un instrument de navigation<sup>34</sup>. On la voit sur le compas des marins et des aviateurs. Je voudrais que mes livres soient des instruments de navigation<sup>35</sup>.

---

<sup>33</sup> Allusion à *La Rose des vents* (1970), mais on peut également songer à « Chansons de la rose des voix » dans *Frontières* (1985a), p. 111-120, et au poème « À la recherche de la rose perdue » (ultérieurement repris dans la section « La Nuit des roses » de l'anthologie *Octogénaire* (2006), p. 55 sq.

<sup>34</sup> Grâce à cet instrument, il s'agit de s'orienter, de ne pas divaguer. Or, Butor est de ceux dont l'œuvre a traité le thème de l'errance. Ainsi du dédale spatio-temporel de *L'Emploi du temps*, par exemple : « Il y a un thème essentiel qui est celui de l'égarement. On ne découvre les choses que progressivement. Quand on arrive dans une ville nouvelle, on va se perdre et on va peu à peu apprendre à lire cet espace-là, de même pour ce livre, au bout d'un certain temps de lecture on commence à se perdre. Se perdre, c'est à la fois une angoisse, et un plaisir dans la mesure où on réussit à la surmonter. [...] Tout livre un peu intéressant est forcément labyrinthique. » (Butor, 1994, p. 157) En vertu de quoi, et ce n'est pas un paradoxe : « Le livre devient un lieu à l'intérieur duquel on se promène. [...] Et j'essaie de faire des livres à l'intérieur desquels on peut faire plusieurs trajets différents. » (Butor, 1981a, p. 13)

<sup>35</sup> Butor a eu naguère l'occasion d'évoquer une autre métaphore dans sa réponse à une question d'Alain Olivier (propos recueillis par Bernard Pivot) : « [...] mes livres sont des espèces de bouteilles que je lance à la mer en espérant qu'elles trouveront un rivage, c'est-à-dire des gens qui seront intéressés. » (Butor, 1971, p. 30) Voir Dällenbach (1997) et Calle-Gruber (2006). À propos de métaphore, rappelons l'intérêt de l'écrivain pour le mot même et sa polysémie potentielle : « En grec moderne, "métaphorai" veut dire "déménagements". Au fond, en grec ancien aussi : "métaphorai" veut dire "déplacements", c'est un déplacement de signification, ou toute espèce de déplacement. C'est très amusant, quand on se promène dans la Grèce d'aujourd'hui, de voir ces grands camions dans lesquels il est écrit en grandes lettres : metaphorai. [...] Le déménagement, ça me touche beaucoup, parce que j'ai déjà beaucoup déménagé dans ma vie. » (Butor à Michel Launay, 1977) Un an plus tard, *Le CREU* annonce la création du Groupe d'Études sur la Métaphore (GEM), qui se propose d'étudier « les problèmes de la métaphore dans la littérature, les arts et la vie sociale du monde moderne et contemporain ». La métaphore y est définie — d'après Butor, est-il précisé — en tant que « déplacement : déplacements de signification, déplacements d'objets, déplacements dans l'espace, dans les voyages, etc. » (n° 9, 4<sup>e</sup> trimestre 1978). De ce point de vue, telle formule de l'écrivain est des plus intéressantes : « Le fait de déplacer un mot d'une région à l'autre est, par essence, ce qu'on appelle la poésie. » (Butor, 1981b, p. 8) Cf. entre autres *Matière de rêves* (1975) : « Le Rêve du déménagement (*L'Amérique* de William Blake, suite) », p. 73-98 — *Explorations*

## Acrostiches

*pour Roger-Michel Allemand*

En préparant ses bagages  
Xénomanes se répète  
Inquiet pour le lendemain  
La liste de ses papiers

\*

Volant d'un océan à l'autre  
Orient Occident confondus  
Y cherchant repères et voies  
À l'imitation des poètes  
Gesticulant dans le silence  
En rajeunissant tous les mots

\*

En traversant mainte frontière  
Roulant sur les chemins pierreux  
Rêvant de nouveaux continents  
À découvrir ou d'océans  
Navigables sur des planètes  
Comparables mais différentes  
Étudiant formes d'autres vies

Michel Butor

---

(1981) : « Naufragés de l'Arche », p. 9-36 — *Échanges. Carnets 1986* (1991) : « Déménagement, 28 cartons », p. 109-118. Il n'est pas fortuit que Mireille Calle-Gruber ait choisi d'intituler *Michel Butor : déménagements de la littérature* le colloque qu'elle a organisé à la B.N.F. les 19, 20 et 21 octobre 2006.

## Bibliographie

- ALLEMAND, Roger-Michel. 2005, *L'Utopie*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes & études ».
- BUTOR, Michel. 1948, « Petite croisière préliminaire à une reconnaissance de l'archipel Joyce », *La Vie intellectuelle*, n° 5, mai;
- . 1949, « Le Point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Arts et lettres*, n° 15, p. 3-31;
- . 1957, *La Modification*, Paris, Minuit;
- . 1960, *Répertoire I*, Paris, Minuit;
- . 1962, *Mobile. Étude pour une représentation des États-Unis*, Paris, Gallimard;
- . 1964, *Essais sur les modernes*, Paris, Gallimard;
- . 1966, « L'Île au bout du monde » (I, II et fin), *La Nouvelle Revue française*, n° 160, 161 et 162, avril, mai, juin, p. 620-636, 808-820 et 1005-1023;
- . 1968, *Répertoire III*, Paris, Minuit;
- . 1969, « Je hais Paris », *Les Cahiers du chemin*, n° 7, 15 octobre, p. 103-118;
- . 1970, *La Rose des vents*, Paris, Gallimard;
- . 1971, *Où*. Paris, Gallimard;
- . 1974, *Répertoire IV*, Paris, Minuit : « Le Voyage et l'écriture » (1972), p. 9-29;
- . 1975, *Matière de rêves*, Paris, Gallimard.
- . 1977, *Troisième dessous*, Paris, Gallimard;
- . 1980a, « Écrire, composer, peindre... », *Recherches et travaux*, n° 19, p. 1-4 (extraits d'une conférence donnée à l'Université de Grenoble III, en novembre 1979);
- . 1980b, *Vanité*, Paris, Balland;



- 1981, *Explorations*, Vevey, Éd. de l'Aire;
- 1984a, *Alechinsky, frontières et bordures*, Paris, Galilée;
- 1984b, *Avant-goût*, Chavagne, Ubacs;
- 1985a, *Frontières*, [Paris], Le Temps parallèle;
- 1985b, « Lire la peinture et l'écrire », *Cahiers du Musée national d'art moderne* (Centre Georges Pompidou), n° 16, p. 91-98;
- 1991, *Échanges. Carnets 1986*, Z'éditions, coll. « Aux archipels de la mémoire »;
- 1992, *Transit*, Paris, Gallimard;
- 1993a, « Préface » au *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe, Paris, P.O.L, p. I-XXV;
- 1993b, *Improvisations sur Michel Butor*, Paris, La Différence;
- 1995, *Le Japon depuis la France. Un rêve à l'ancre*, Paris, Hatier;
- 1996a, *À la frontière*, Paris, La Différence;
- 1996b, *Curriculum vitae. Entretiens avec André Clavel*, Paris, Plon;
- 1997, *Ici et là. Relations intercontinentales*, Paris, Publisud;
- 2003, *Michel Butor par Michel Butor*, Paris, Seghers;
- 2004, *Anthologie nomade*, Paris, Gallimard, coll. « Poésies »;
- 2006, *Octogénaire*, Montreuil-sur-Brèche, éditions des Vanneaux;
- et André ALTER. 1958, « Michel Butor, romancier et voyageur se fait essayiste pour amorcer une "géographie intellectuelle" du monde », *Le Figaro littéraire*, n° 631, 24 mai, p. 14;
- et Frédéric C. SAINT AUBYN. 1962, « Entretien avec Michel Butor », *The French Review*, vol. XXXVI, No. 1, October, p. 12-22;
- et Thérèse DE SAINT-PHALLE. 1962, « Michel Butor commente *Mobile* », *Le Monde*, 24 février, p. 11;

- et Léonce PEILLARD. 1963, « Léonce Peillard s'entretient avec Michel Butor », *Livres de France*, n° 6, Juin-juillet, p. 6-8;
- et Frédéric C. SAINT AUBYN. 1965, « À propos de *Mobile*: deuxième entretien avec Michel Butor », *The French Review*, vol. XXXVIII, No. 4, February, p. 427-440;
- et ANONYME. 1967a, « Voyage à l'intérieur d'une langue. Entretien avec Michel Butor », *Aleph, littérature juive*, p. 50-59;
- et Jean CHALON. 1967b, « Michel Butor : emploi du temps assuré (sauf modification) jusqu'en 1970 », *Le Figaro littéraire*, 9 mars, p. 18;
- et Denis GOLDSCHMIDT. 1970-1971, « Dialogues sur les villes », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 153, décembre-janvier, p. 4-7;
- et Jean-Louis de RAMBURES. 1971a, « Comment travaillent les écrivains? Michel Butor : une entreprise de dédoublement de la personnalité », *Le Monde*, n° 8213, 11 juin, p. 24;
- et Bernard PIVOT. 1971b, « Michel Butor a réponse à tous », *Le Figaro littéraire*, n° 1307, 4 juin, p. 30;
- et Jacques MICHEL. 1973, « Des mots à la peinture : un passe-muraille nommé Butor », *Le Monde*, n° 8869, 20 juillet, p. 11;
- et Frédéric GAUSSEN. 1976a, « L'Université française est plus refermée sur elle-même aujourd'hui qu'avant 1968 », *Le Monde de l'éducation*, février, p. 35-37;
- et Michel SICARD. 1976b « Michel Butor au travail du texte », *Magazine littéraire*, n° 110, mars 1976, p. 14-27;
- et Michel LAUNAY. 1977, « Écrivains et éducateurs de tous les pays, unissez-vous! », *Le CREU*, n° 5, 4<sup>e</sup> trimestre, Cannes, éd. C.E.L., p. 47-49;
- et André CLAVEL. 1979a, « Faire du shopping dans les archipels », *Les Nouvelles littéraires*, 1<sup>er</sup> février, p. 7;
- et ANONYME. 1979b, « Michel Butor : "Je suis moi-même plusieurs voyageurs" », *Les Nouvelles littéraires*, 2-9 août, p. 16-17;

- et Jean-Marie LE SIDANER. 1979c, *Michel Butor, voyageur à la roue*, Encre éditions;
- et Christian ARTHAUD. 1980, « Questions/Réponses », *Poésie d'ici*, Printemps, n° 5, p. 3-5;
- et Jean ROYER. 1981a, « Michel Butor : le défi du lieu », *Le Devoir*, 15 août, p. 13 et 24;
- et Michel LAUNAY. 1981b, « À propos du vocabulaire de Rousseau : vocabulaire et politique », *Mots*, Octobre, n° 3, p. 7-12;
- et Madeleine SANTSCHI. 1982, *Voyage avec Michel Butor*, Lausanne, L'Âge d'homme;
- et René de CECCATTY. 1983a, « Le Maître des cérémonies », *Le Nouvel Observateur*, 11 mars, p. 101;
- et Michel CRÉPU. 1983b, « Pollock, les supermarchés et les zoos. Conversation avec Michel Butor », *Esprit*, mars, p. 3-8;
- et Michelle ROGERS. 1984, « Interview avec Michel Butor », *The French Review*, March, Vol. LVII, No. 4, p. 509-516;
- et Pierre CANOU. 1985, « Michel Butor à Toulouse », *Toulouse Culture et loisirs*, janvier, p. 2;
- et Jean-Yves BOSSEUR. 1987 « Séance de travail avec Michel Butor (1980) », *Revue des sciences humaines*, t. LXXVI, n° 205, janvier-mars, p. 178-187;
- et Bruno FRAPPAT. 1988a, « Une rencontre avec l'écrivain Michel Butor. L'Europe en creux », *Le Monde*, 13 janvier, p. 1 et 2;
- et André CLAVEL. 1988b, « Michel Butor : "Je voudrais être partout à la fois" », *L'Événement du jeudi*, 31 mars-6 avril, p. 98-99;
- et Michèle GAZIER. 1989, « Michel Butor : l'écriture nomade », *Télérama*, n° 2046, 29 mars, p. 18-19.
- et Michèle GAZIER. 1991, « L'Écrivain migrateur », *Télérama*, n° 2183, 13 novembre, p. 52-53.
- et Michel SICARD. 1992, *En marge*, Paris, Orte;

Roger-Michel ALLEMAND, « Lettres de Michel Butor sur le thème de l'exil, suivies de trois acrostiches inédits », @*analyses*, hiver 2008

---

- et Denis MELLIER. 1994, « Boucles, trajets, repliements », *Otrante*, n° 7, p. 155-177;
- et Florence NOIVILLE. 2006a, « Rencontre avec Michel Butor : “Traverser les frontières m’aide à voir” », *Le Monde*, 14 avril, p. 12 du supplément littéraire;
- et André CLAVEL. 2006b, « Michel Butor : “Écrire, c’est détruire les barrières” », *L’Express*, n° 2881, 21-27 septembre, p. 128-132.
- CALLE-GRUBER Mireille (dir.) 1998, *Butor et l’Amérique*, Paris, L’Harmattan, coll. « Trait d’union »;
- 2006, « La Rose des voix », dans Michel Butor, *Œuvres complètes, III, Répertoire 2*, Paris, La Différence, p. 7-20.
- CHEVREL Yves et Camille DUMOULIÉ (dir.) 2000, *Le Mythe en littérature. Essais en hommage à Pierre Brunel*, Paris, PUF, coll. « Écriture ».
- DÄLLENBACH Lucien (dir.) 1997, *Butor aux quatre vents suivi de L’écriture nomade par Michel Butor*, Paris, José Corti.
- DESOUBEAUX, Henri. *Dictionnaire BUTOR* : <http://pagesperso-orange.fr/henri.desoubeaux/>
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. 1964, *Les Confessions*, Paris, Garnier Frères, coll. « Classiques Garnier ».